

A quatre heures, accalmie. Le commandant se décide à en profiter pour reprendre sa route, sans savoir au juste où il est, car depuis quatre jours on n'a pas pu faire le point. L'*Ulm*, toujours à la cape, nous croise presque à angle droit.

5 octobre. — Il a plu toute la nuit. Au jour, le vent devient violent. La mer se creuse encore profondément. Je multiplie les précautions pour sauver ce qui nous reste de chevaux. J'ai, du moins, la conscience d'avoir fait tout ce qui était possible, pour parer à une catastrophe que rien ne pouvait prévenir ni empêcher. Les officiers et les hommes me rendent justice, en me témoignant une confiance et une obéissance dont je suis très fier. A huit heures, la brume se dissipe, et nous nous trouvons, tout à coup, à proximité de la terre, dont les marins se croyaient encore éloignés de plus de quinze lieues. Où sommes-nous? On consulte les cartes; on recueille les souvenirs de ceux qui ont fréquenté déjà ces parages, et on finit par décider que l'on doit être en face de Marie-Galante. Au milieu des bouleversements des derniers jours, nous avons dévié d'une vingtaine de lieues.

Vers une heure et demie, et comme par un suprême effort, la mer nous jette dans le canal qui sépare la Dominique de la Martinique. Nous le trouvons calme comme un lac et protégé par la terre contre les rafales. Pendant quatre heures d'une navigation la plus douce et la plus tranquille, nous longeons la côte, à moins de deux cents mètres, savourant, après l'horrible tourmente, le spectacle délicieux de l'admirable et luxuriante végétation des Antilles. Nous sommes assez près de la terre pour distinguer les différentes espèces d'arbres, au-dessus desquels se berce le superbe panache des cocotiers, les maisons de campagne, les cases des nègres, et jusqu'aux plantations de caféiers et de cannes à sucre.

Au sortir du canal, nous retrouvons la mer plus agitée, mais cependant supportable. La nuit est venue. Il pleut à torrents. A minuit, nous apercevons les feux de la ville de Saint-Pierre.

6 octobre. — Il est deux heures du matin. Nous jetons l'ancre au mouillage de nuit de Fort-de-France, et nous allons tous goûter quelques instants d'un sommeil profond, embelli par ce rêve : tout à l'heure, nous aurons de la terre sous les pieds. De grand matin, le pilote et le capitaine du port viennent à bord, pour nous conduire à la place qui nous a été réservée dans le port, le plus vaste et le plus sûr que l'on puisse imaginer.

A midi, nous sommes amarrés à quai, et nous communiquons de plain-pied avec la terre ferme. Immédiatement, et sans qu'on puisse savoir d'où elles sortent, nous sommes envahis par une nuée de femmes de tous les âges et de toutes les couleurs qui, en apparence du moins, exercent des métiers avouables : blanchisseuses, vendeuses de fruits. Quelques-unes sont fort jolies : extrémités fines, yeux de diamant, taille admirable; mais la plupart ressemblent à de vraies guenons descendues de leurs cocotiers. Vénus et guenons sont d'ailleurs traitées sur le même pied, et expulsées sans pitié.

On s'occupe immédiatement de débarquer nos chevaux, qui semblent aussi heureux que nous de se retrouver à terre. La fatalité s'en mêle encore et, pendant qu'on hisse le dernier, la corde casse et la pauvre bête se brise les reins. Il y a, en rade, une quantité de navires de tout rang, portant des troupes de toutes les armes : infanterie, cavalerie, artillerie, train; toute l'armée du Mexique est ici. Les uns arrivent de France, les autres partent pour le Mexique. On se souhaite la bienvenue. On se dit adieu. On se dit au revoir. C'est un va-et-vient perpétuel, un tohu-bohu inexprimable, au milieu duquel s'agite le gouverneur, le contre-

amiral de Maussion Candé, petit homme, tout mince, tout menu, qui voudrait faire plaisir à tout le monde, mais qui n'y réussirait pas, même s'il était un géant, car il est débordé par les demandes et les exigences de toute une armée et de toute une flotte.

L'emplacement assigné au bivouac de ma troupe, et sur lequel mes hommes s'installent aussitôt, est l'immense place de la ville, qu'on appelle la « Savane ». Elle est bordée par la mer, ornée, à son centre, de la statue en marbre de Joséphine, l'impératrice créole, et entourée d'une ceinture de magnifiques cocotiers. Enfin, elle est couverte non pas de gazon, mais d'une herbe drue et rêche. J'y trouve, déjà installés, sept cents chevaux ou mulets de l'artillerie et du train, qui semblent perdus dans son immensité.

A peine débarqués, mes bons chasseurs commencent par prodiguer à leurs chevaux les soins qu'ils n'ont pu leur donner sur le bâtiment. Puis ils songent à eux. Les tentes sont dressées; les distributions arrivent; la cuisine s'allume, et autour des marmites qui bouillent les plaisanteries pétillent. Nous sommes dans la saison d'hivernage, c'est-à-dire dans la saison des pluies torrentielles et intermittentes, que les gens du pays appellent des « lamentins ». Elles durent dix minutes à peine, après quoi, le soleil redevient brillant, au fond de son ciel bleu. Et ça recommence dix fois par jour. Mais il fait assez chaud pour que cette eau soit inoffensive. Et les hommes, trempés jusqu'aux os, laissent, sans y faire attention, leurs vêtements sécher sur eux.

Nous sommes, on le comprend, avides de nouvelles. Celles qui viennent du Mexique ne sont pas mauvaises. On croit l'armée de Juarez incapable de nous résister. D'ailleurs, les opérations militaires ne sont pas encore commencées. Les routes sont défoncées par les pluies, les rivières débordées, les ponts emportés, les communications à peu près impossibles. Le dernier convoi,

parti de la Vera-Cruz pour Orizaba, a mis huit jours pour faire sept lieues. Naturellement, la tempête qui a failli nous détruire est l'objet de toutes les conversations. Le coup de vent si fatal à mes pauvres chevaux s'est fait sentir jusqu'au fond du golfe du Mexique. Une vingtaine de bâtiments, dont deux vapeurs de l'État, ont été jetés à la côte, et plusieurs ont péri, corps et biens.

J'interromps ici mon journal de bord, car mon séjour à la Martinique, qui dura douze jours, ne fut point très palpitant. Dès que mon monde eut pris ses dispositions, je recommandai aux officiers une surveillance des plus sévères et de tous les instants. Évidemment, il était dur de se montrer aussi strict pour des gens qui venaient de tant souffrir et de si peu s'amuser. Mais j'avais peur pour mes hommes du tafia et des femmes, et je ne voulais pas que ces deux fléaux exerçassent sur eux des ravages analogues à ceux que la mer avait infligés à notre cavalerie. J'étais donc bien décidé à sévir à la première incartade, et je sévis plus d'une fois, mais toujours sur de jeunes engagés, non encore rompus à la discipline, et particulièrement sur l'un d'entre eux, qui portait un des grands noms de France, et qui m'était arrivé farci de recommandations. Elles lui furent inutiles. Quant aux vieux soldats, ils surent, là comme partout, soutenir l'honneur du régiment, et, en somme, je fus très content de l'ensemble.

J'avais rencontré, en arrivant, mon collègue, le colonel de Brémond d'Ars, et mon ami, le colonel Arnau-deau, qui partaient le lendemain pour la Vera-Cruz, le premier, avec ses chasseurs d'Afrique; le second, avec un bataillon du 3^e de zouaves. Après leur avoir dit adieu, j'allai prendre gîte dans le logement que venait de quitter le général de Mirandol. Il m'avait annoncé à sa propriétaire, une jeune et jolie créole, Mlle Émilie, mère de trois beaux enfants.

Mlle Émilie était un peu comme cette dame à qui un indiscret demandait le nom de ses deux jumeaux, et qui répondait : « Celui-ci est du maître d'école; celui-là est du receveur des contributions. » Elle savait très bien discerner les pères de sa petite famille. Son aîné était d'un lieutenant d'infanterie de marine; son second, d'un contrôleur d'armes; son troisième, de je ne sais plus qui, par exemple. Mais, à la Martinique, cela ne tirait pas à conséquence.

Fort-de-France, la ville militaire de la Martinique, est une petite cité toute propre. A cause des tremblements de terre, ses maisons n'ont que le soubassement, d'un mètre environ, en pierre. Le reste est en bois, ou plutôt en lattes très minces, et il n'y a partout qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée. L'hôtel du Gouverneur, vaste et agréable à habiter, n'est pas autrement construit. On ne trouverait pas un carreau de vitre dans toute la ville. Les fenêtres sont uniquement fermées par des persiennes légères, qui laissent circuler l'air et permettent d'apercevoir tout ce qui se passe à l'intérieur; de sorte qu'on vit littéralement dans la rue. Cela ne gêne personne, car les mœurs sont excessivement primitives.

La population est presque entièrement nègre ou de sang mêlé. Les propriétaires de plantations ont disparu ou confié leur exploitation à des gérants, à des métis, et, sans les fonctionnaires et la garnison, le blanc serait un véritable objet de curiosité. Quant aux Caraïbes, il n'en reste plus. Le costume de cette population est aussi rudimentaire que ses habitations; un caleçon de toile et quelque chose qui ressemble vaguement à une chemise : voilà la toilette des hommes. Les élégants, les fashionables, ceux qui aiment démesurément le luxe, y ajoutent un vieux chapeau effrangé. Il n'y a rien au-dessus de cela. Les femmes remplacent le caleçon par un jupon de cotonnade, et tout est dit.

Cependant, elles enroulent autour de leur chignon, avec coquetterie, un madras d'une couleur d'autant plus claire qu'elles sont elles-mêmes plus noires. Leur luxe consiste à s'offrir d'énormes boucles d'oreilles d'or, en forme de panier, et des souliers ou des bottines qu'elles portent plus volontiers à la main, ou sous le bras, qu'aux pieds.

Bien que l'agglomération extraordinaire des troupes semblât devoir épuiser toutes les ressources naturelles de l'île, la vie matérielle était confortable et peu coûteuse. J'ai dîné plusieurs fois dans un restaurant très achalandé, tenu par un nègre, affranchi, en 1848, sur la plantation du père d'un officier de l'armée : M. Percin Northumberland. Ce nègre s'appelait Toulouse. Il était tellement énorme que, pour loger son ventre, il avait été obligé de faire pratiquer une échancrure dans son comptoir. On mangeait fort bien et pour pas cher chez le père Toulouse. Le pain était exquis, d'une blancheur et d'une finesse de pâte extraordinaires; la salade de choux palmistes succulente. Quant aux fruits des tropiques, je n'en étais pas fou; je leur trouvais à tous un goût d'essence de térébenthine désagréable. A noter encore un grand dîner chez le Gouverneur. Je m'y trouvai assis à côté du capitaine de vaisseau qui commandait l'*Ulm*, notre compagnon de tempête, et qui me révéla qu'il était resté à la cape auprès de nous, parce qu'il était persuadé qu'avec notre chargement, dont il connaissait le mauvais arrimage, nous allions passer par le fond.

Du reste, j'ai fort peu joui de notre séjour à la Martinique, et je n'ai pas même pu faire l'excursion que je me promettais à la magnifique plantation de M. de Lareinty. Un mois d'emprisonnement et d'inaction à bord succédant à toute une vie d'activité m'avait détraqué le tempérament. Je fus pris d'un embarras gastrique, qui aurait cédé probablement devant un trai-

tement judicieux ; mais mon médecin-major, qui n'était pas familiarisé avec les maladies des pays chauds, imagina de me traiter par le calomel. Il m'en fit absorber deux doses considérables qui, loin de me rendre la santé, faillirent me faire rendre l'âme. Je dus passer par toutes les phases fort pénibles d'un véritable empoisonnement mercuriel, dont j'eus toutes les peines du monde à me remettre, et dont j'ai dû subir toute ma vie les suites fâcheuses. Quand je remontai sur l'*Aube*, le commandant Rozier, qui me révéla son cœur, m'entoura des soins de l'amitié. Le chirurgien du bord me prodigua ceux de la science. Néanmoins, pendant fort longtemps, je ne pus me nourrir qu'avec des aliments liquides. Et c'était de la guigne pour un homme qui emmenait avec lui un cuisinier émérite : Dargenson, désolé de l'insuccès de ses ragoûts.

Depuis notre débarquement, on travaillait à réparer l'*Aube*, qu'on avait vidée de fond en comble, pour en examiner tous les coins. On avait fait une telle diligence, que le 16 octobre, le bâtiment était en état de reprendre la mer. Les journées du 17 et du 18 furent employées au rembarquement du matériel, des hommes et des chevaux, et le 19 au matin, l'*Aube* appareillait, pour faire route directe sur la Vera-Cruz. Nous voyagions en escadrille avec la frégate *la Dryade*, portant un bataillon du 81^e de ligne, et le vaisseau *le Wagram*. On avait décidé que, de Fort-de-France à la Vera-Cruz, les bâtiments marcheraient trois par trois au moins, comme les rois mages, afin de ne pas être exposés à un coup de main, d'ailleurs très problématique, de la part d'un corsaire ou d'un flibustier mexicain. Nos trois bateaux étaient sous les ordres du commandant du *Wagram*.

Les zouaves, que portait le *Wagram*, étaient partis d'Alger, le 3 septembre, sur le *Fleurus*, comme je l'ai déjà indiqué ; mais dans le détroit de Gibraltar le

Fleurus avait abordé un transport en fer, et les deux bateaux, fort avariés, avaient dû se réfugier, le transport, à Gibraltar, où nous l'avions aperçu en passant, et le *Fleurus*, à Cadix, où le *Wagram*, mandé en toute hâte de Toulon, était venu chercher les zouaves.

Notre traversée de la Martinique à la Vera-Cruz dura quatorze jours, sans offrir rien de saillant. Les trois bâtiments marchaient de front, à deux ou trois cents mètres les uns des autres. Nous étions, par des signaux, en perpétuelle communication avec nos compagnons de route, ce qui rompait la monotonie du trajet, et enfin, dans les batteries nos chevaux, que la mort avait desserrés, souffraient moins et étaient plus faciles à soigner. Le 23, la masse montagneuse de Saint-Domingue nous apparaissait, comme un bloc gigantesque, au milieu de l'Océan. Le 24, nous longions, presque toute la journée, la Jamaïque.

Puis, trois jours de calme plat, pendant lesquels les officiers de marine eurent toutes les peines du monde à toucher à leur précieux charbon. On a dit bien souvent qu'une maison de commerce qui serait administrée comme l'État ferait faillite. C'est peut-être exagéré ; mais, en ce qui concerne les transports, c'est rigoureusement vrai, puisque la marine d'État n'a pas pu découvrir encore que les voyages les meilleurs et les plus économiques sont les plus courts.

Tout a une fin ici-bas, et, comme dit La Ramée, « marche aujourd'hui, marche demain ; à force de marcher, on fait beaucoup de chemin ».

Le 2 novembre, au matin, après quelques grains qui avaient accéléré notre route et réveillé nos inquiétudes pour nos chevaux, une sorte de géant à tête blanche montait lentement devant nous, dans les profondeurs de l'horizon. C'était le fameux pic d'Orizaba, dressant à cinq mille mètres au-dessus du niveau de la mer sa cime couronnée de neiges éternelles.

C'était la terre ; c'était le Mexique

Les commandants de nos trois vaisseaux sacrifient un peu de charbon. Notre marche s'accélère, et vers midi, nous serrons de près le fort historique de Saint-Jean d'Ulloa, où la flotte française, sous les ordres de l'amiral Baudin, se couvrit de gloire, où le prince de Joinville fit montre des grandes qualités qui ont fait de lui un des marins les plus distingués de son temps. Le fort de Saint-Jean d'Ulloa ferme l'entrée de la rade de Vera-Cruz, dangereuse à aborder quand souffle le vent du nord-est, le « norté », comme disent les marins. Il défend la ville contre toute attaque du côté de la mer. C'est une citadelle massive, sombre et rébarbative, qui a conservé l'aspect de sa destination primitive, car elle a longtemps servi de séjour aux prisonniers d'État, qui en sortaient rarement vivants, puisqu'ils avaient pour compagnon de prison le terrible vomito-negro. Elle est construite sur un flot de roches madréporiques qui s'étendent à fleur d'eau autour d'elle et ne permettent pas d'en approcher. Le temps est fort beau, mais la mer reste agitée et les vagues déferlent sur le récif. Elles couvrent et découvrent les pointes noires des roches, qui semblent se mouvoir au milieu de l'écume. De l'endroit où nous sommes, on dirait voir un troupeau de monstres marins s'élançant dans la mer et y luttant de vitesse. Leurs têtes paraissent et disparaissent tour à tour dans le remous. Plusieurs d'entre nous y ont été trompés.

Toute cette partie de la côte du Mexique est fort triste à voir. Elle est marquée, de distance en distance, par les épaves des bâtiments qui ont été jetés contre la terre, au moment du coup de vent qui a failli nous faire couler. Et huit jours avant notre arrivée, encore dix navires de commerce et une corvette à vapeur de l'État, le *Chaptal*, s'y sont perdus. Les équipages ont pu être sauvés, mais on voit toujours, tout près du

rivage, les carcasses que le flot bat, démolit pièce à pièce. Nous dépassons le fort et nous allons, à midi précis, jeter l'ancre dans la baie de *Sacrificios*, au milieu d'une véritable Armada, tout contre la *Normandie*, magnifique vaisseau cuirassé de premier rang, qui porte le pavillon de l'amiral Jurien de la Gravière, commandant en chef les forces navales françaises.

Il nous faudra rester au moins deux jours au mouillage, car le port de la Vera-Cruz, si on peut donner ce nom à une rade foraine battue par tous les vents, dispose de ressources très limitées, et, sous peine d'amener des désordres et peut-être même des désastres, les navires ne peuvent s'y décharger que chacun à son tour.

A peine avons-nous jeté l'ancre, que l'amiral monta de sa personne à bord, pour nous inspecter et donner ses instructions au commandant Rozier. Ce fut là que, pour la première fois, j'entrai en relations personnelles avec cet homme admirable, aussi remarquable par le cœur et le caractère que par l'intelligence et le talent : excellent marin, littérateur distingué et fécond, serviteur de la patrie, plein de désintéressement et d'abnégation. Il se multipliait pour voir tout par lui-même et donnait le plus noble exemple, en un temps où déjà bien des gens se laissaient aller à subordonner l'intérêt général à leur intérêt personnel.

L'amiral avait voulu se rendre compte personnellement de notre état sanitaire, qui n'était point parfait. Nous avions plusieurs malades à bord, et un de mes chasseurs d'Afrique venait de mourir du vomito-negro, presque subitement, en arrivant au mouillage. D'ailleurs, le terrible fléau sévissait sur la flotte et sur l'armée. Dans l'état-major qui accompagnait l'amiral, j'avais remarqué un beau jeune homme, à la physionomie ouverte, médecin à bord de la *Normandie*. Il respirait la santé, la force et la gaieté. Trois jours après, j'apprenais qu'il

avait succombé, à son tour, à la maladie qui éprouva tout l'équipage du vaisseau amiral, pendant sa longue station dans les eaux du Mexique.

Le corps de mon malheureux soldat fut aussitôt porté à terre et enterré dans l'îlot de *Sacrificios*. Cette cérémonie est toujours fort touchante et empreinte d'un sentiment à la fois religieux et militaire, même lorsqu'il s'agit d'un simple soldat.

En présence des deux escadrons rassemblés et d'une partie de l'équipage réunie, avec ses officiers, sur le pont, l'aumônier vint dire les dernières prières sur le corps de mon chasseur. Je jetai sur lui les dernières gouttes d'eau bénite, et le cercueil, accompagné de l'aumônier et du peloton auquel appartenait le mort, descendit dans le canot qui devait le porter à terre. L'*Aube* tira un coup de canon. A ce signal, tous les bâtiments en rade mirent leur pavillon en berne et leurs vergues en pantenne, pour ne les relever qu'au retour du canot. Les marins accomplissent ce cérémonial avec une attitude qui prouve que, chez eux, il n'y a pas d'esprits forts, et que les doctrines, à l'aide desquelles on essaye de pervertir la nation, n'ont pas mordu et ne mordront jamais sur ces âmes, trop souvent rapprochées de la mort pour n'être pas toujours rapprochées de Dieu.

L'îlot de *Sacrificios*, ainsi nommé parce que jadis les Indiens immolaient là leurs victimes, pour se rendre leurs dieux favorables, n'était qu'un vaste cimetière hérissé d'humbles croix noires. Il ressemblait à une pelote d'épingles, et, plaisamment, les zouaves l'avaient appelé le « Jardin d'acclimatation ».

L'amiral continua sa visite, en passant sur la *Dryade*, puis sur le *Wagram*, où il avait à régler un cas tout à fait particulier.

J'ai déjà dit que sur certains bâtiments régnait la mésintelligence entre les officiers de terre et les offi-

ciers de mer, par suite de la raideur de ces derniers à maintenir des règlements qu'on aurait pu laisser sommeiller, en ces circonstances exceptionnelles. Sur le *Wagram*, cette mésintelligence avait pris un caractère aigu. Il était interdit aux officiers passagers de se tenir, en dehors des heures de repas, dans le carré réservé à l'état-major des bâtiments. Un capitaine de zouaves, méconnaissant ou oubliant cette prescription, fut surpris dans ce carré, à une heure antiréglementaire, par le second du bâtiment, lieutenant de vaisseau, portant, comme lui, la double épaulette. Le lieutenant de vaisseau infligea les arrêts à son camarade. « C'est bien, lui répondit celui-ci; vous êtes chez vous, je me sou mets à votre autorité; mais une fois à terre, je rede viendrai votre égal, et je vous préviens, dès à présent, que je vous tuerai. »

Ce n'était pas une rodomontade, car le capitaine de la Hayrie, mort tout récemment général de division et grand officier de la Légion d'honneur, n'était pas seulement un des officiers les mieux posés de son régiment; il était aussi un tireur émérite à l'épée et au pistolet; avec cela, musclé comme un Hercule, on l'avait vu, dans une insurrection, obligé de se défendre contre une attaque personnelle, assommer son homme d'un coup de poing.

L'affaire fit beaucoup de bruit.

L'amiral Jurien de la Gravière voulut absolument l'arranger, avant de permettre le débarquement, et il mit le capitaine de la Hayrie dans cette alternative : renoncer à la réparation par les armes qu'il voulait obtenir, ou être renvoyé en France, sans descendre à terre. Le capitaine se soumit en reclinant.

Pendant ces quarante-huit heures de mouillage, ma principale distraction consista à regarder les exercices de l'équipage d'un bâtiment de guerre anglais, ancré tout près de nous; le matin et le soir, les hommes, ran-

gés sur le pont, dansaient la gigue, et cet exercice singulier, mais obligatoire, était considéré comme très salulaire pour entretenir chez eux à la fois la gaieté et la santé.

Enfin, le 4 novembre, notre tour de débarquement arriva. De grand matin, nous quittions notre mouillage, pour venir jeter l'ancre dans le port de la Vera-Cruz, entre le fort de Saint-Jean d'Ulloa et le Môle. A dix heures, on commençait à hisser hors de leurs batteries nos vaillants petits chevaux arabes, qui, malgré les fatigues de cette interminable traversée, se montraient encore pleins de feu. On les descendait dans un grand chaland qui, lorsqu'il était plein, était remorqué jusqu'à la plage par une chaloupe à vapeur. Cette opération, qui semblait devoir s'accomplir sans incident, provoqua cependant chez moi le plus violent accès de colère auquel je me sois jamais abandonné. Après avoir surveillé le transbordement des premiers chevaux, j'étais descendu dans le carré du commandant, pour y absorber une tasse de thé qui composait tout mon déjeuner. J'étais là, seul, les oreilles tendues à tout ce qui se passait sur le pont, lorsque j'entendis un hennissement de fureur. Je crois reconnaître la voix d'un de mes chevaux. Je remonte précipitamment, et j'assiste à la scène suivante :

Mes chevaux étaient déjà embarqués sur le chaland, et, avec insouciance, les matelots descendaient au-dessus de leurs têtes le cheval le plus méchant du régiment, un cheval truité, qu'on appelait : le Juif. Mes bêtes protestaient à leur façon contre ce compagnon incommode dont les sabots les atteignaient déjà, en ruant, en hennissant, en faisant mine de tout briser autour d'elles. J'étais malade, anémié; depuis vingt jours, je n'avais pas pu prendre un aliment solide. J'avais les nerfs tendus à se briser, et je perdis en quelque sorte conscience de moi-même. Je me

répandis en reproches violents contre l'incurie de l'équipage, et je fus saisi d'un tel accès de rage que je tombai raide, évanoui, sur le pont. On voit d'ici la scène : tout le monde restant les bras en l'air, le commandant Rozier se précipitant pour tancer ses marins, et le chirurgien du bord me prodiguant les secours de son art pour me faire revenir à moi. Je repris possession de ma conscience, un peu honteux, car une minute de réflexion me révéla combien j'avais tort de m'emporter contre ces braves gens qui n'avaient pas, comme moi, un grand intérêt à la conservation des chevaux. Nous en avions perdu une centaine depuis Alger. Leur livre de bord avait soigneusement signalé cette perte, et leur responsabilité était à couvert. Ah ! si nous avions fait la traversée sur un bâtiment appartenant à une compagnie, c'eût été tout différent. La compagnie, intéressée pécuniairement à la conservation des colis de toute nature qu'elle transportait, eût imposé à ses états-majors, non seulement la célérité, mais encore le bon entretien des bêtes, et peut-être même des hommes; tandis que la marine de l'État, humiliée de jouer un rôle secondaire et accessoire dans cette expédition du Mexique, s'intéressait fort peu à nous et résumait ses sentiments par cette réflexion morose : « On nous fait faire un métier qui n'est pas le nôtre. » A quoi il était trop facile de répondre : « Votre métier, comme le nôtre, consiste à exécuter les ordres qu'on vous donne. »

Enfin, le 5 au soir, hommes et chevaux, nous avions dit adieu, avec plaisir, à l'immense boîte flottante où nous avions connu de si mauvais jours, et nous étions installés dans un assez mauvais bivouac qu'on nous avait assigné, auprès d'une des portes de la ville, nous préparant à un départ que nous jugions et que nous espérions devoir être très prochain.